

Les grandes batailles sur le front de l'Ouest en 1916

Auteur : CDT Bourlet

Publié dans *Historiens et Géographes* n° 434.

Introduction



Cliché : DR

A la fin de 1915, malgré des résultats décevants et des pertes humaines et matérielles considérables, les deux camps espèrent encore trouver une issue militaire à la guerre. Du côté des Alliés, cette année a été marquée par les offensives d'Artois et de Champagne, dans lesquelles ont été engouffrés des moyens considérables. Près de 350 000 soldats français et 100 000 Britanniques sont tombés au combat. Les Alliés sont contraints de reconstituer les stocks de munitions et de rééquiper leurs armées, en particulier dans le domaine de l'artillerie. L'occupation de dix départements français reste inacceptable en France pour des raisons politiques,

économiques et patriotiques. La seule satisfaction pour le camp allié est l'entrée en guerre de l'Italie. Pourtant, le général Joffre, commandant en chef de l'armée française, reste optimiste. Il estime que la victoire est encore possible en 1916, à condition que les alliés attaquent simultanément.

Du côté des Empires centraux, la situation paraît plus favorable. En Artois et en Champagne, l'armée allemande a tenu en adoptant une stratégie défensive. En revanche, avec ses alliés austro-hongrois et ottomans, l'Allemagne a joué la carte d'une guerre offensive sur le front russe. Malgré quelques succès en Prusse orientale, en Galicie, en Pologne russe et en Lituanie, l'Allemagne et ses alliés ne sont pas parvenus à anéantir l'armée russe et à mettre fin à la guerre à l'est. Les Centraux combattent toujours sur deux fronts en infériorité numérique avec des ressources qui diminuent. Ces faiblesses sont compensées par l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés de l'Allemagne. Les Bulgares ont écrasé l'armée serbe et obligé les alliés à intervenir massivement dans les Balkans. Pour la première fois depuis 1914, les Allemands espèrent obtenir un succès à l'Ouest avant que l'équilibre des forces ne bascule en faveur des alliés.

Dans ces conditions, les états-majors s'activent et échafaudent une stratégie qui les conduit à préparer de gigantesques affrontements sur terre, sur mer et dans les airs, sur tous les fronts (français, italien, russe). A l'ouest comme sur les autres fronts, l'année 1916 est celle des grandes batailles méthodiques et massives.

**

La planification de l'offensive allemande revient au général Erich von Falkenhayn,

commandant en chef allemand, qui propose à Guillaume II une action dans le secteur de Verdun. En 1916, ce secteur est l'un des plus calmes du front de l'ouest depuis la fin de l'année 1914. Les raisons de ce choix sont militaires, Verdun n'est pas encore un symbole en 1916. Cette partie du front forme l'un des plus importants saillants du front de l'ouest. Dans le projet d'offensive, l'artillerie tient une place de premier plan. Le haut commandement allemand estime que ce secteur est le plus approprié pour le déploiement de l'artillerie et qu'il en obtiendra le meilleur rendement. Il mise également sur la convergence de huit voies ferrées vers ce secteur pour alimenter la bataille. Enfin, une offensive devant Verdun réduirait le saillant de Verdun et du même coup sécuriserait les lignes de communication allemandes. Le dispositif français devant Verdun contribue à expliquer le choix de ce secteur. Les Allemands savent que les défenses françaises sont mal préparées à soutenir un assaut. Les effectifs sont trop faibles, le secteur est mal connecté à l'arrière et la ceinture des forts autour de la ville est en partie désarmée. Depuis la chute des forts de Liège en août 1914, le haut commandement français ne croit plus aux fortifications. Le général Joffre n'ignore pas que les Allemands projettent d'attaquer à l'ouest, mais il envisage une offensive dans les Flandres ou la Somme au 2^e semestre. Verdun ne fait pas partie des hypothèses au sein de l'état-major français, qui estime que ce secteur n'offre, pour l'assaillant, que des possibilités d'exploitation limitées en cas de rupture.

Les intentions allemandes ont fait l'objet de nombreux débats. Falkenhayn a-t-il cherché à rompre le front ou à « *saigner à blanc* » l'armée française, comme il l'écrit dans ses

mémoires ? Cette explication, qui convenait en France et permettait de cultiver la ténacité et le sacrifice de l'armée française, a vraisemblablement été une manière pour Falkenhayn de justifier son échec. En lançant cette offensive, le haut commandement a probablement misé à la fois sur un acharnement des Français à défendre Verdun afin de ne pas perdre le leadership dans le camp allié et sur la fixation de troupes françaises dans ce secteur avant de lancer une nouvelle offensive dans les Flandres ou la Somme.

Le secteur d'attaque s'étend de la rive droite de la Meuse à l'ouest au village d'Ornes à l'est, soit une douzaine de kilomètres. Pendant un temps, une manœuvre sur la rive gauche a été envisagée avant que l'idée soit abandonnée. Falkenhayn estime que la concentration de l'offensive sur la rive droite lui donnera la supériorité numérique et matérielle et lui permettra de constituer des réserves. La V^e armée allemande est soutenue par près de 1 400 pièces d'artillerie lourde de 150 à 420 mm (contre 650 canons français). La méthode est simple. Dans un premier temps, un bombardement préparatoire puissant mais bref, pour bénéficier de l'effet de surprise, doit écraser dans la profondeur les positions françaises. Les objectifs de cette préparation sont de détruire les positions françaises, de briser le moral des fantassins français et de désorganiser les arrières. Dans un second temps, l'infanterie s'infiltrera puis progressera, couverte par l'artillerie.

Dans le même temps, les états-majors alliés s'activent, en particulier depuis la conférence interalliée réunie au grand quartier général français à Chantilly le 6 décembre 1915. Pour les Franco-Britanniques, la décision doit être obtenue

sur le front de l'ouest à condition de lancer simultanément des offensives massives sur les autres fronts. Les Britanniques privilégient une offensive dans le nord en direction des ports belges. Le général Joffre préfère une action dans la Somme, au centre du front allemand et à la jonction des armées françaises et britanniques. Ce choix ne fait pas l'unanimité au sein du haut commandement français : de nombreux généraux estiment que les armées françaises et britanniques ne sont pas encore prêtes pour une telle offensive. Le très offensif général Foch considère que ce secteur, défendu par les Allemands depuis 1914, n'offre pas les débouchés nécessaires pour manœuvrer sur les arrières de l'adversaire en cas de rupture.

Finalement, le général Joffre fait appel aux gouvernements alliés et le projet d'une offensive dans le secteur de la Somme est retenu. Dès le début de l'année 1916, un immense travail de planification, orchestré par le général Foch, est lancé. Les travaux permettent de fixer une date, la fin du mois de juin 1916, et de préciser le lieu, les deux rives de la Somme. Une quarantaine de divisions françaises et 1 700 pièces d'artillerie doivent attaquer sur un front de 40 km au sud du fleuve et une vingtaine de divisions britanniques sont prévues pour opérer sur un front de 30 km au nord du fleuve.

Le 21 février 1916, l'offensive allemande à Verdun change la donne. Le grand quartier général français n'accorde plus la même priorité au projet, sans en abandonner l'idée. Pour Joffre, il n'est pas question de laisser l'initiative aux puissances centrales. Le 15 mai, les Austro-Hongrois percent le front italien du Trentin. Les Italiens demandent l'aide des Russes pour soulager

leur front. Le 26, Joffre et Haig se concertent à Beauquesne. Si les Russes répondent à l'appel italien et attaquent sur leur front dans la première quinzaine de juin (ce qu'ils feront), il faut que l'offensive dans la Somme suive dans les délais prévus. Le 7 juin, après la chute du fort de Vaux, le général Pétain réclame d'urgence une offensive britannique pour soulager le front de Verdun, où près de la moitié des divisions d'infanterie françaises sont déjà passées. L'offensive sur la Somme perd donc son caractère initial d'attaque décisive à prédominance française. Elle est désormais dépendante du duel franco-allemand dans la Meuse. Les alliés sont contraints de revoir la planification pré-opérative. L'effort principal revient dès lors à l'armée britannique. Le front d'attaque est réduit de 70 à 40 km. Les effectifs français, réduits à quelques corps d'armée, sont chargés d'attaquer sur une douzaine de kilomètres au sud de la Somme. Au Nord, les troupes britanniques, composées de volontaires des forces territoriales, d'hommes de la nouvelle armée (armée K) et de contingents canadiens, néo-zélandais, australiens, sud-africains, doivent attaquer sur un front d'une trentaine de kilomètres. L'objectif est de rompre toutes les positions reconnues puis d'exploiter en direction de Cambrai et du Haut-Escaut pour détruire les principaux nœuds de communication allemands.

Depuis les terribles offensives de 1915, les états-majors savent qu'il est impossible de percer le front allemand. La trop longue préparation d'artillerie, l'absence de réserve, le manque de puissance, l'impossibilité pour l'artillerie de suivre la progression des vagues d'assaut, la capacité de l'adversaire à colmater les brèches avec des réserves contribuent à expliquer ces

échecs sanglants. Pour cette nouvelle offensive, les alliés soignent la méthode. Dans un premier temps, l'artillerie doit effectuer des tirs de destruction sur les positions allemandes pour désorganiser le dispositif de l'adversaire, le priver de sa liberté d'action et lui briser le moral. Puis, dans un second temps, l'artillerie a pour mission de délivrer des tirs d'accompagnement pour couvrir la progression de l'infanterie. L'enchaînement rapide des attaques doit rendre impossible le rétablissement des fantassins allemands sur de nouvelles positions et le colmatage des brèches grâce à l'acheminement de renforts. En réalité, les objectifs de cette offensive sont flous : comme l'écrit Jean-Jacques Becker, cette offensive est « *une bataille d'usure qui ne renonce pas à être une bataille de rupture* ».

Au début de l'année 1916, le haut commandement français comprend que les Allemands préparent une offensive devant Verdun. Plusieurs personnalités, parmi lesquelles le député et lieutenant-colonel Driant, alertent l'autorité militaire et le pouvoir politique sur cette menace. Le haut commandement ordonne des travaux d'amélioration des positions, l'acheminement du 20^e corps à Verdun et la régulation du trafic sur la route de Verdun à Bar-le-Duc. Mais Joffre persiste à n'y voir qu'une diversion. Prévu initialement le 10 février, le déclenchement de l'offensive allemande est retardé en raison des mauvaises conditions climatiques.

Le 21 février, à 7h15 du matin, l'artillerie allemande déclenche un bombardement d'une puissance inouïe. Les canons écrasent

les tranchées françaises, détruisent les nœuds ferroviaires, les dépôts et les routes à l'arrière. Cette violence surprend les Français. Au Bois de Ville, non loin du Bois des Caures, les observateurs enregistrent 40 obus à la minute sur la position. Plus d'un million d'obus sont tirés par l'artillerie allemande le 21 février. Vers 16 heures, les premiers éclaireurs allemands s'infiltrent dans les positions françaises, suivis, 45 minutes plus tard, par des fantassins équipés de lance-flammes. Enfin, à 17h, la première vague d'assaut attaque sur un terrain bouleversé et méconnaissable. Contre toute attente, les soldats allemands se heurtent à de petits groupes de combat français survivants et qui, bien qu'isolés et abrutis par l'artillerie, ralentissent la progression allemande. Toutefois, l'armée française ne parvient pas à acheminer des renforts en raison des destructions occasionnées par les bombardements des défenses françaises et des voies de communication. À partir du 24 février, la progression allemande s'accélère et permet la prise sans combat du fort de Douaumont le 25 février 1916.



Cliché : DR

Cinq jours après le début de l'offensive, l'infanterie allemande a progressé de six kilomètres. Il en reste autant pour atteindre Verdun. Cependant, et à l'instar des offensives alliées précédentes sur le front de l'ouest, le rythme de la progression s'essouffle vite. L'artillerie allemande a détruit les défenses françaises et causé des pertes importantes, mais elle ne parvient toujours pas à anéantir les petits groupes de combat survivants qui continuent de livrer des combats retardateurs désespérés. Du côté allemand, le terrain bouleversé ralentit l'acheminement des renforts, du ravitaillement et gêne la progression de l'artillerie qui ne peut plus couvrir les vagues d'assaut. Les succès tactiques remportés par les fantassins ne sont plus exploités faute de couverture de l'artillerie.

Ce ralentissement de la progression donne le temps aux Français de se ressaisir, en commençant par une réorganisation du haut commandement. Le 26 février, le général Pétain prend le commandement de la II^e armée. Ensuite, le haut commandement organise le ravitaillement du front. La route qui relie Verdun à Bar-le-Duc est opérationnelle à partir du 22 février. Bientôt, plus de 3 000 camions ravitaillent quotidiennement le front. Les Français réorganisent également les défenses autour de Verdun dans la profondeur afin de désorganiser les vagues d'assaut. Ce système est complété par le réarmement des forts de la région fortifiée de Verdun au début du mois de mars. Contrairement aux Allemands qui occupent des positions précaires, hormis le fort de Douaumont, les Français s'appuient sur les forts et casemates, qui offrent des abris sûrs pour les fantassins, constituent d'excellents observatoires pour l'artillerie et redeviennent des batteries d'artillerie

efficaces. Enfin, Pétain adopte un système de relève des unités qui permet de limiter l'usure de la troupe.

Le 28 février, l'infanterie allemande reprend sa progression mais se heurte partout à une forte résistance. L'armée française ne recule plus et son artillerie, installée derrière les hauteurs du Mort-Homme et de la cote 304 sur la rive gauche, délivre des tirs d'une redoutable efficacité. Les Allemands sont contraints d'effectuer une pause jusqu'au 4 mars 1916. Pour améliorer les positions conquises mais aussi pour des raisons de prestige, le haut commandement allemand ordonne la reprise de l'offensive sur les deux rives de la Meuse, dans le but de neutraliser les batteries d'artillerie françaises et de couper Verdun de ses arrières. Après une progression de trois kilomètres environ sur la rive gauche, les fantassins allemands sont à nouveau arrêtés par forte résistance devant les observatoires du Mort-Homme et de la cote 304. Les combats, probablement les plus durs de la bataille de Verdun, durent plusieurs semaines.

Les efforts fournis par l'armée française et les choix tactiques permettent aux Français de résister tandis que les Allemands piétinent. Dans ces conditions, le 9 avril, le général Pétain publie son célèbre ordre général « *Courage ! On les aura !* ». Au sein du haut commandement, l'optimisme est de mise. Le général Joffre pense que l'heure de la contre-attaque a sonné, contrairement à Pétain, qui juge que son armée n'est pas encore prête. Joffre décide de remplacer le général Pétain, promu au commandement du groupe d'armées du centre, par le général Nivelle, un artilleur qui a la réputation d'être plus offensif que son prédécesseur. Il met en œuvre une

« défense active » qui consiste à contre-attaquer dès que l'occasion se présente. Ce mode opératoire donne peu de résultats mais occasionne des pertes importantes. Surtout, il permet aux Allemands de reprendre l'initiative. Au terme de combats acharnés, ces derniers s'emparent du fort de Vaux le 7 juin 1916. Ils renouvellent les assauts contre les positions françaises jusqu'au milieu du mois de juillet. Mais partout ils butent sur les défenses françaises. Du 23 juin au 11 juillet, les forts de Froideterre, Souville et Tavannes subissent les assauts de l'infanterie allemande. Seul Froideterre succombe, mais les positions françaises tiennent alors que l'armée allemande n'a plus la force de poursuivre. Les offensives Broussilov sur le front de l'est et de la Somme obligent le haut commandement allemand à revoir la stratégie. La bataille de Verdun est terminée pour les Allemands. Le 29 août 1916, Falkenhayn démissionne de ses fonctions et Guillaume II nomme Hindenburg à la tête du grand état-major général. Pour les Français, la bataille continue pour la reconquête des territoires perdus alors que commence l'offensive de la Somme.

Alors que la bataille de Verdun fait rage, les alliés poursuivent le travail de planification de l'offensive d'été dans la Somme. Haig dispose d'effectifs nombreux mais peu expérimentés et maîtrisant mal le combat interarmes. Ses troupes sont rassemblées dans les armées des généraux Allenby (3^e) et Rawlinson (4^e). A leur droite, les Britanniques sont appuyés par la 6^e armée du général Fayolle. Plus au sud, la 10^e armée française du général Micheler couvre la gauche du dispositif. Un soin particulier est apporté à l'équipement du champ de

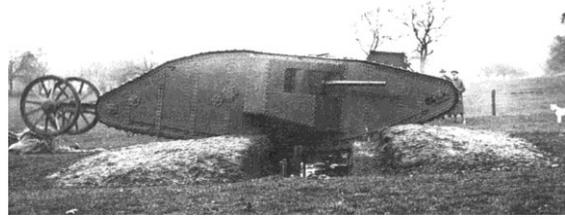
bataille et de ses arrières (construction de routes, de voies ferrées, d'hôpitaux, de dépôts de munitions, etc.).

Au total, une cinquantaine de divisions soutenues par plus de 330 aéronefs et près de 3 000 canons de campagne et lourds, dont des batteries de 400 mm sur voies ferrées de l'artillerie lourde à grande puissance, sont rassemblés pour l'occasion. La victoire ne fait aucun doute d'autant que les Allemands, déjà engagés à Verdun, sont en infériorité numérique. La II^e armée allemande ne peut aligner qu'une vingtaine de divisions dans ce secteur, 700 canons et un peu plus d'une centaine d'avions. En revanche, les fantassins allemands sont retranchés dans de solides positions tenues et aménagées dans la profondeur depuis 1914.

La préparation d'artillerie commence le 24 juin. Pendant plusieurs jours, un déluge de feu de près de deux millions d'obus s'abat sur les positions allemandes. Les batteries allemandes sont réduites au silence et l'aviation alliée prend le contrôle du ciel. Le 29 juin, estimant la préparation d'artillerie insuffisante et les conditions climatiques trop mauvaises, le commandement allié décide de reporter l'assaut et de prolonger le bombardement. Le 1^{er} juillet, à 6h30, l'artillerie alliée se déchaîne le long de la ligne de front. Quelques minutes avant l'assaut, sur l'axe principal de l'offensive britannique, deux mines gigantesques (Sape Y et Lochnagar) explosent dans le village de La Boisselle, dans lequel les Allemands sont retranchés. A 7h30, les fantassins britanniques des 3^e et 4^e armées britanniques, lourdement chargés, sortent des tranchées. D'emblée, ils sont soumis au feu dévastateur de l'artillerie allemande, qui n'a pas été détruite. A la surprise générale

et alors qu'ils pensaient ne rencontrer aucune résistance, les soldats britanniques, à découvert dans le *no man's land*, tombent sous le feu des mitrailleuses allemandes qui surgissent des entrailles de la terre. La progression est difficile voire impossible. A 9h30, la 6^e armée française attaque à son tour. Elle remporte quelques succès tactiques (prise de quelques positions et villages). Cependant, au terme de cette première journée, les résultats sont limités et les pertes humaines considérables. Le 1^{er} juillet, l'armée britannique perd probablement 60 000 hommes, parmi lesquels sans doute près de 20 000 tués. La moitié de l'effectif britannique engagé est hors de combat dès le premier jour de l'offensive. Les historiens britanniques ont montré que ce jour est le plus sanglant de l'histoire anglaise.

Malgré l'échec et le traumatisme, les Franco-Britanniques persistent. Les Britanniques piétinent au nord de la Somme, mais l'armée française parvient à ouvrir une brèche après une progression de quelques kilomètres le 3 juillet. Toutefois ce succès tactique ne peut être exploité en raison des mauvaises conditions climatiques et de la réaction de l'armée allemande. Dans les jours qui suivent, alors que Haig souhaite adopter une posture défensive, le général Joffre fait pression pour que les Britanniques attaquent de nouveau afin de soulager Verdun. A partir du 14 juillet, les Britanniques lancent une deuxième offensive pour atteindre les deuxième lignes allemandes. Ces combats alternent offensives et contre-offensives au prix de pertes colossales, comme à Longueval, où les Sud-Africains se sacrifient dans le bois Delville du 14 au 20 juillet ou à Pozières où s'illustrent les Australiens le 23 juillet.



Cliché : DR

La principale préoccupation de Joffre est d'appuyer les Britanniques, fortement ébranlés. La 6^e armée française est renforcée et les Français entreprennent plusieurs actions au nord de la Somme pour soutenir leur allié mais sans succès. Joffre et Haig acceptent alors l'idée de suspendre l'offensive générale, sans toutefois abandonner les attaques partielles visant à grignoter les positions allemandes et à user les Allemands. Ce mode opératoire désordonné ne permet qu'une progression limitée et des pertes humaines importantes. La bataille de rupture se transforme en bataille d'usure. En face, l'armée allemande est à bout de forces. Les Alliés le savent et décident de relancer l'offensive avec des moyens considérables dans un secteur compris entre l'Ancre et Chilly le 3 septembre 1916. Le 12, les défenses allemandes cèdent à Bouchavesnes. Le 15, pour la première fois dans l'histoire, les premiers chars britanniques sont engagés à Flers, surprenant les Allemands. Mais ces engins sont encore trop fragiles et beaucoup tombent en panne, tandis que la tactique d'emploi n'est pas encore au point. En dépit des moyens colossaux engagés, l'offensive échoue à cause d'un manque de coordination, d'une dispersion des efforts et du manque de réserve pour soutenir.

Cependant, les généraux britanniques et allemands s'obstinent, espérant faire céder l'armée allemande. Bien qu'épuisés, les Allemands tiennent et adoptent une série de mesures qui visent à limiter l'usure de leurs forces par l'amélioration des positions,

l'adoption d'une défense plus souple, l'instauration d'un système de rotation des troupes et enfin par une utilisation massive de pièces d'artillerie à tir courbe. Le 25 septembre, quand l'offensive alliée est relancée, certains secteurs allemands cèdent mais le front allemand ne s'effondre pas. Les combats se poursuivent avec des résultats médiocres pour les alliés jusqu'à l'automne. Les conditions météorologiques déplorables contribuent à freiner la progression des alliés. Du 13 au 18 novembre, les Britanniques mènent une dernière attaque le long de l'Ancre, dernier acte d'une offensive qui cesse officiellement le 18 novembre 1916. Au prix d'efforts surhumains et de plusieurs mois de bataille, les alliés contrôlent une bande de terrain d'une trentaine de kilomètres de long sur six de large.

Dans le même temps, à Verdun, la bataille entre dans une seconde phase à partir de juillet 1916. L'armée allemande, dont les efforts pour percer sur la rive droite se sont soldés par des échecs au cours du mois de juillet, doit relâcher son effort en raison des offensives Broussilov sur le front de l'Est, de la Somme à l'ouest et de l'Isonzo sur le front italien. A partir de juillet, les contre-offensives méthodiques de l'armée française, fondée sur un emploi massif de l'artillerie, obligent l'armée allemande à reculer à Verdun. Progressivement, l'armée française regagne les positions perdues au début de l'année au prix d'efforts extraordinaires. Le 24 octobre 1916, après une brève mais puissante préparation d'artillerie, le général Mangin lance une puissante attaque sur la rive droite de la Meuse. Au terme de combats acharnés, le pilier de la défense de Verdun, le fort de Douaumont, est repris le 24 octobre et Vaux le 2 novembre. A la fin de l'année, les

Français ont regagné une grande partie du terrain perdu au premier semestre. En août 1917, une offensive à objectifs limités conduite sur les deux rives de la Meuse par le général Guillaumat permet de reprendre les dernières positions perdues en 1916.

Conclusion

Le bilan de l'année 1916 est catastrophique et sans aucune perspective de victoire. Sur le front de l'ouest, aucun des belligérants n'a atteint ses objectifs militaires. Les Allemands échouent à Verdun, les Alliés sur la Somme. Au plan humain, les pertes sont terribles pour les deux camps. Dans la Somme, près de 650 000 soldats allemands, 420 000 britanniques et 195 000 français ont été tués, blessés, prisonniers ou portés disparus. A Verdun, les pertes s'élèvent à 143 000 tués et 187 000 blessés du côté allemand et à 162 000 morts et 216 000 blessés pour les Français. Ces batailles ont fortement ébranlé le moral des hommes, mais le courage et la volonté des soldats permettent aux armées de tenir. A Verdun, le soldat français a le sentiment de se sacrifier pour défendre son pays. Dans la Somme, le soldat allemand défend sa patrie face aux Britanniques.

Ces batailles à somme nulle entraînent la chute des commandants en chef. Falkenhayn est remplacé par Hindenburg le 29 août 1916 tandis qu'en décembre 1916, le général Joffre, après avoir été élevé à la dignité de maréchal de France, est remplacé par le général Nivelle, dont les méthodes ont séduit à Verdun. Les généraux ne parviennent pas à proposer une issue militaire aux gouvernants. Les raisons de ces échecs sont multiples. Les assaillants, qui ne sont jamais parvenus à

s'emparer de positions avantageuses, ont trop compté sur la méthode et la puissance de l'artillerie au détriment de la manœuvre. En revanche, les défenseurs ont su s'organiser et adopter des dispositifs souples, tant à Verdun que dans la Somme.

La Somme et Verdun sont des batailles de matériels dans lesquelles les hommes sont broyés. Elles marquent le triomphe du trio avion, canon et camion. L'artillerie joue un rôle fondamental. Environ 60 millions d'obus ont été tirés sur la rive droite de la Meuse en 1916. Parce que le rôle de l'artillerie est déterminant, celui de l'aviation l'est tout autant pour le réglage de l'artillerie, la reconnaissance, la chasse et le bombardement. Verdun est la première grande bataille aérienne de l'histoire. La Somme est la première bataille dans laquelle sont engagés des chars. Enfin, plus que jamais la logistique a joué un rôle déterminant. Le camion, sur la Voie sacrée, et le chemin de fer, permettent d'alimenter des batailles de plus en plus gourmandes en hommes et en matériels.

A la fin de l'année, les Empires centraux contrôlent toujours dix départements français, une grande partie de la Belgique, de la Roumanie et des Balkans et d'immenses territoires en Russie. Mais l'Allemagne n'a plus les moyens de poursuivre la lutte longtemps. Du côté allié, si les ressources ne manquent pas, les armées sont fatiguées et pour l'heure la stratégie de l'usure n'a pas payé. Ainsi, à la fin de l'année 1916, le général Nivelle, qui a fait ses preuves dans la reconquête du terrain perdu à Verdun, pense pouvoir vaincre en 1917 en renouant avec la rupture du front allemand pour exploiter et manœuvrer.

Bibliographie

Ouvrages généraux

Jean-Jacques Becker, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003.

John Keegan, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2003.

Jay M. Winter, *The experience of World War I*, Oxford, Equinox, 1988.

Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Tallandier, 2013.

Michel Goya, *La chair et l'acier*, Paris, Tallandier, 2004.

La bataille de Verdun

Antoine Prost, Gerd Krumeich, *Verdun 1916*, Paris, Tallandier, 2015.

Christophe Gué, « Verdun », in François Lagrange (dir.), *Inventaire de la Grande Guerre*, Universalis, 2005.

La bataille de la Somme

John Keegan, *Anatomie de la bataille*, Paris, Perrin, 2013, p. 235-337.

Alain Denizot, *La bataille de la Somme. Juillet-novembre 1916*, Paris, Perrin, 2006, 226 p.